

GALERIE MAEGHT

DESSINS !?
COSMOGONIES ET PAYSAGES

une proposition de Pascale Le Thorel

Exposition du 3 fevrier au 10 mars 2011

42, RUE DU BAC - 75007 PARIS
TÉL. (33) 1 45 48 45 15
FAX (33) 1 42 22 22 83
GALERIE.MAEGHT@MAEGHT.COM

Christophe BERHAULT
Vincent BIOULÈS
François BOISROND
Pierre BONNARD
Georges BRAQUE
Alexander CALDER
Jean-Baptiste CALISTRU
Eduardo CHILLIDA
Marc COUTURIER
Jacqueline DAURIAC
Marco DEL RE
André DERAÏN
Marc DESGRANDCHAMPS
Gérard GASIOROWSKI
Cécile GRANIER DE CASSAGNAC
Amande IN
Christian JACCARD
Claire-Jeanne JÉZÉQUEL
Majida KHATTARI
Peter KLASSEN
Emmelene LANDON
Bernard MONINOT
Sufan OH
Pablo PALAZUELO
Paul REBEYROLLE
Jean-Paul RIOPELLE
Peter STÄMPFLI
Saul STEINBERG
Pierre TAL-COAT
Antoni TÀPIES

DESSINS !? COSMOGONIES ET PAYSAGES

Avec Dessins ?! Cosmogonies et paysages, Isabelle Maeght invite Pascale Le Thorel à concevoir un dialogue entre des dessins choisis dans la collection historique de la galerie Maeght et ceux d'artistes contemporains.

Sont réunis trente artistes :

Modernes : Pierre Bonnard, Georges Braque, Alexander Calder, Eduardo Chillida, André Derain, Gérard Gasirowski, Pablo Palazuelo, Paul Rebeyrolle, Jean-Paul Riopelle, Saul Steinberg, Pierre Tal-Coat, Antoni Tàpies

et

Contemporains : Christophe Berhault, Vincent Bioulès, François Boisrond, Jean-Baptiste Calistru, Marc Couturier, Jacqueline Dauriac, Marco Del Re, Marc Desgrandchamps, Cécile Granier de Cassagnac, Amande In, Christian Jaccard, Claire-Jeanne Jézéquel, Majida Khattri, Peter Klasen, Emmelene Landon, Bernard Moninot, Sufan Oh, Peter Stämpfli.

Tracées au crayon, à la mine de plomb, à l'encre ou à l'encre de Chine, au fusain, au feutre, à l'acrylique, à la gouache, au pastel, à l'aquarelle, au bic sur des bâtons de bois, dans le verre, sur calques, en collage avec des impressions numériques, librement ou avec des moyens mécanisés, ces œuvres très différentes, révèlent à quel point le dessin est une pratique vivante. Qu'il peut être un geste premier, une matrice, une trace, une esquisse, ou un moyen d'expression autonome, une création propre.

Dessins ?! Cosmogonies et paysages parle de paysages réalistes ou abstraits, allusifs ou imaginaires, de la nature, des villes et de leurs territoires ou d'habitats et d'intérieurs, de l'eau et du feu, du ciel et des étoiles, d'espaces infinis, indéfinis et parfois invisibles.

Programmation à venir

Mars/ Avril : Marc Couturier, exposition personnelle

Avril/Mai : Bestiaires, une proposition de Pascale Le Thorel et Robert Delpire, photographies de : Yann Arthus Bertrand, Nicolas Bruant, Jean-Marc Coudour, Elliot Erwit, Franck Horvat, Michel Vanden Eeckhoudt, Karen Knorr, Sarah Moon, Paul Sarosta, Volker Sedding, Jean-François Spiricigo, Joel-Peter Witkin et peintures de Jacques Monory.

Christophe Berhault

Né à Rennes en 1958, vit et travaille à Berlin.

Sa première exposition personnelle a lieu en 1990.

A ses débuts, Christophe Berhault peint de grandes toiles figuratives dont les thèmes sont puisés dans la mythologie grecque. De 1991 à 1994, il reprend la même forme géométrique qu'il explore en grand format, par le collage et l'aquarelle. En 1995, il revient à la peinture dans des formats toujours plus monumentaux. Il reprend les thèmes du nu, de l'anatomie, des chasseurs et des animaux, des vanités.

Ses toiles, très colorées, sont une synthèse entre abstraction et figuration. Il entreprend également des séries d'aquarelles réalisées lors de ses voyages (Les Insectes, Les Fleurs, Toits de Tanger). À partir de 2001, il se consacre au dessin au crayon, et travaille d'après des photos extraites de son journal photographique ou de son catalogue de nus, de tabloïds et de livres de médecine. Il décline un univers régi par les lois du désir, du fantasme et du rêve auquel se rattachent les dessins à la mine de plomb, plantes et fleurs, présentés par la galerie Maeght.

Christophe Berhault crée également des décors de théâtre et des sculptures (notamment pour *En Attendant les Barbares*, de 1987 à 1990).

Vincent Bioulès

Né à Montpellier en 1938 où il vit et travaille.

Sa première exposition personnelle a lieu en 1967. En 1970, il est cofondateur du mouvement Supports-Surfaces et de la revue *Peinture, cahiers théoriques*.

Pendant une première période, Vincent Bioulès peint des tableaux naturalistes. A l'époque de Supports-Surfaces (1970-1976), il applique sur ses toiles un ruban adhésif qui détermine après peinture « la distribution des surfaces colorées » en bandes verticales et effectue un travail abstrait de recherche sur la couleur. En 1975, il montre à nouveau des œuvres figuratives et se réfère aux œuvres des maîtres du passé (Dufy, Manet, Matisse, etc.) dans des tableaux très construits. Il représente des paysages, des intérieurs et des natures mortes, puis également des portraits, des autoportraits et des nus. A la fin des années 1990, ses scènes mythologiques sont des allégories de sa vision du monde contemporain. L'ensemble présenté à la galerie et réalisé spécialement pour cette exposition reflète son traitement très personnel et maîtrisé de la couleur, son « plaisir de la peinture ».

Sa série de dessins sur la Villa Medici à Rome sera exposée au printemps 2011 au Cabinet des dessins Jean Bonnaux aux Beaux-Arts de Paris et en 2012 au musée Ingres à Montauban.

Vincent Bioulès a réalisé des vitraux (Chapelle de l'Enfant Jésus, Montpellier, 1964 ; Eglise de Puy-Laurent, Lozère, 1980) et des décors et des costumes pour le théâtre (pr ex. *Oh les beaux jours* de Beckett, 1989). Son œuvre est largement représentée dans les collections publiques et privées.

François Boisrond

Né à Boulogne-Billancourt en 1959, vit et travaille à Paris.

En 1981, François Boisrond fait partie du mouvement de la Figuration libre. Il peint des toiles figuratives très colorées, aux formes épurées, cernées de noir. Il s'inspire de « l'art brut des gens normaux », des « produits visuels, mascottes publicitaires, autocollants, décorations de vitrines pour Noël, jeux vidéo... ». Il représente des personnages, la vie quotidienne, des paysages.

Dans les années 1990, il s'intéresse à l'imagerie publique, à la représentation de la société de communication, tout en continuant à peindre des paysages urbains. Il fait ensuite des musées son atelier, y travaille parmi les visiteurs et tient ainsi une chronique distanciée et non sans ironie du milieu de l'art. Il entreprend dans le même temps un dialogue avec l'histoire de l'art dans une manière peinte très affinée. Le dessin est pour lui une pratique quotidienne, comme un journal.

François Boisrond est professeur aux Beaux-arts de Paris, son œuvre est représentée internationalement dans les collections publiques et privées.

Pierre Bonnard

Né en 1867 à Fontenay-aux-Roses, près de Paris, mort en 1947 au Cannet dans le sud de la France.

Pierre Bonnard fait des études de droit (1887-1888) et fréquente l'Académie Julian (1887-1889) puis les Beaux-Arts de Paris (1888-1889). Il participe régulièrement au salon des Indépendants à partir de 1891 et au Salon d'automne à partir de 1903. De 1891 à 1898, il expose avec le groupe des Nabis. Il collabore à la Revue Blanche. Sa première exposition personnelle a lieu en 1896. A partir de 1909, il séjourne régulièrement dans le midi. Pierre Bonnard qui voulait « arriver devant les jeunes de l'an 2000 avec des ailes de papillon », est considéré comme l'un des grands peintres du XXe siècle, le Centre Pompidou et le musée d'art moderne de la ville de Paris lui ont chacun consacré une rétrospective.

De 1889 à 1898, au cours de sa période nabi, où il est qualifié de « plus japonais de tous les peintres français », Pierre Bonnard dessine ses formes en arabesques et appose ses couleurs de manière plate, évitant tout effet de profondeur. Il peint des portraits et des autoportraits, des scènes de rue à Paris, des scènes de la vie familiale et crée des panneaux décoratifs. Au début du XXe siècle, il se concentre sur la couleur et la lumière puis, en 1912, dit se défier « de cette couleur qui vous affole (...). La couleur m'avait entraîné et je lui sacrifiais presque inconsciemment la forme. Mais il est bien vrai que la forme existe. (...) C'est donc le dessin qu'il me faut étudier (...) Ensuite vient la composition qui doit être un équilibre ».

Il travaille alors la construction de ses grandes compositions, donnant souvent à voir par le jeu d'un miroir ou d'une fenêtre. De grands thèmes, toujours proches de sa vie, reviennent de manière récurrente : des paysages, où l'on voit que « le sentiment intérieur de beauté se rencontre avec la nature, c'est là le point », des intérieurs, des natures mortes, des ateliers où il veut « montrer ce qu'on voit quand on pénètre soudain dans une pièce d'un seul coup ».

Il réalise de nombreux autoportraits et des nus féminins, dont sa femme, Marie Boursin, surnommée Marthe, est très souvent le modèle.

Il pratique sans cesse le dessin : « il s'agit de vous souvenir de ce qui vous a saisi, et de le noter le plus vite possible », réalise des lithographies, des gravures et illustre de nombreux ouvrages.

Georges Braque

Né en 1882 à Argenteuil-sur-Seine, près de Paris, mort en 1963 à Paris.

Georges Braque travaille comme apprenti peintre-décorateur (1899-1900) puis prend des cours de dessin à l'Académie Humbert à Paris (1902-1903).

Sa première exposition personnelle a lieu en 1908. Avec Picasso, il donne naissance au Cubisme.

En 1911 et 1912, il travaillent ensemble à Céret, dans le sud de la France. Il témoignera de cette époque : « on s'est dit avec Picasso pendant ces années-là des choses que personne ne dira plus, des choses que personne ne saurait plus se dire, que personne ne pourrait plus comprendre ».

Il participe à l'Armory Show de New York en 1913. Mobilisé en 1914 et envoyé au front, il est grièvement blessé à la tête et trépané en 1915.

En 1921, la collection de son galeriste d'avant-guerre, Daniel Kahnweiler est mise aux enchères. Ses tableaux sont vendus à très bas prix par Léonce Rosenberg. A l'issue de la vente, ils en viennent aux mains. Les décennies suivantes lui donneront raison, son travail est reconnu internationalement et fait l'objet de nombreuses rétrospectives (Bâle en 1933, Chicago, 1940, etc.). En 1948, il reçoit le Grand Prix de peinture de la Biennale de Venise.

Georges Braque est reconnu comme l'un des plus grands artistes du XXe siècle.

En 1906 et 1907, Georges Braque intègre les règles de la construction cézannienne et peint des paysages fauves. En 1908, il crée ses premiers tableaux cubistes, des nus, des natures mortes aux formes simplifiées et géométrisées, dans des tons sombres («c'était cela la première recherche cubiste, la recherche de l'espace. La couleur n'avait qu'un petit rôle»). Il rejette les règles classiques de la perspective et affirme qu'« un nouvel espace tactile et visuel fut créé sans user de la perspective illusionniste ». En 1909, il réalise des paysages cubistes. En 1910, il vient à un cubisme dit « analytique » et entreprend une nouvelle série de natures mortes faites d'objets fragmentés et envisagés selon différents points de vue, qui sont le plus souvent des instruments de musique. Il géométrise également ses figures. Il utilise le tondo, dont la forme ovale contraste avec la structure géométrique de ses peintures et pratique un cubisme dit « synthétique » où les objets peints restent identifiables.

En 1912 et 1913, il effectue des recherches et introduit des innovations techniques : lettres peintes au pochoir, technique de peinture du faux bois, ajout de sable pour donner un effet de matière. Il mêle dessin au fusain, peinture à l'huile, journaux et papiers collés dans ses compositions et dissocie la couleur de la forme : «la mise au point de la couleur est arrivée avec les papiers collés ». Il accroche des sculptures en papier découpé aux angles des murs.

Après la première guerre mondiale, il commence ses Carnets de dessins, qu'il tiendra toute sa vie comme un journal. Il pratique un cubisme « tempéré » et reprend le thème des natures mortes qui, après 1922, ses deviendront plus classiques. Il peint la série des Guéridons où l'on voit apparaître la trame de la toile. Vers 1930, il utilise des couleurs plus vives et ajoute des motifs ornementaux à ses compositions : «la partie ornementale libère la couleur de la forme ». De 1936 à 1944, ses grands thèmes sont des intérieurs avec personnages, encore des natures mortes au guéridon et des ateliers.

De 1944 à 1949, avec la série de Billards, il synthétise ses recherches et fait «avancer le tableau vers le spectateur» en plaçant ses objets aux formes cernées de blanc sur un même plan.

Dans les années 1950, il reprend des séries d'ateliers, de paysages campagnards ou de bords de mer dans le « souci de (se) mettre à l'unisson de la nature, bien plus que de la copier ». Il travaille la matière de ses tableaux, crée des empâtements. A partir de 1954 de grands oiseaux aux formes stylisées peuplent un nouvel ensemble de toiles.

A partir de 1920, il exécute également des sculptures et des plâtres gravés.

Pendant la deuxième guerre mondiale, il sculpte des têtes d'animaux, des profils de femme avec des galets gravés ou des pierres de craie ramassées sur la plage de Varengeville. Il est également auteur de bois gravés, de décors de ballets, d'un plafond pour Le Louvre (Salle Henri II, 1953), de vitraux pour l'église de Varengeville (1954). Il illustre de nombreux ouvrages.

Alexander Calder

Né en 1898 à Philadelphie aux États-Unis, mort en 1976 à New York.

Alexander Calder fait des études d'ingénieur en mécanique puis suit les cours de l'Art Student League à New York (1923-1925). Il vit ensuite à Paris et prend des cours de dessin à l'Académie de la Grande Chaumière (1926-1927). Sa première exposition personnelle a lieu en 1928 à New York. En 1931, il expose avec le groupe Abstraction-Création.

En 1952, il reçoit le Grand Prix de Sculpture de la Biennale de Venise.

En 1926, Alexander Calder fabrique de petits animaux et des personnages articulés en fil de fer et les anime en mettant en scène un spectacle de cirque miniature. En 1932, il crée des objets abstraits, mus par l'air ou par des moteurs qui les font tourner sans fin, en accrochant des feuilles de métal noires ou colorées sur des tiges frêles. Marcel Duchamp les baptise mobiles. Dans le même temps, il imagine d'autres sculptures en acier, noires ou rouges, ancrées au sol, auxquelles Jean Arp donne le nom de stables. Ces formes abstraites, mobiles ou stables, évoquent un monde animal et végétal. Il dit que le « sens profond de (ses) œuvres a été le système de l'univers ».

Les décennies suivantes, il crée des mobiles et des stables monumentaux. Il utilise des couleurs primaires et fait appel à des techniques d'ingénierie pour les réaliser. Il se voit attribuer de nombreuses commandes publiques (par exemple : La Spirale, pour l'Unesco à Paris, 1958 ; Soleil Rouge, pour le stade olympique de Mexico, 1968) et invente de nombreuses variantes à ses assemblages : fontaines, Animobiles, etc. En 1970, il crée les Craggs (des mobiles accrochés aux angles de ses stables) et des Critters, des stables noirs qui semblent des ombres de formes humaines. En parallèle, il peint des gouaches abstraites et poétiques très colorées dont il dit « Cela va vite et l'on peut s'étonner soit même » (série des Cosmogonies).

Le caractère poétique et inventif de l'œuvre d'Alexander Calder, où il mêle abstraction et évocation d'éléments naturels, pour laquelle il utilise des matériaux et des technologies industriels et effectue une recherche sur la manière de créer « des formes plastiques en mouvement », en fait l'un des plus grands sculpteurs du XXe siècle.

Jean-Baptiste Akim Calistru

Né en 1981 à Bacau en Roumanie, vit et travaille à Paris et Saint Mars de Locquenay.

Sa première exposition personnelle a lieu en 2005.

Depuis toujours, Jean-Baptiste Akim Calistru dessine partout « et sans arrêt, d'une manière inconsciente, aveugle ». Au début des années 2000, il réalise de grands dessins, à l'échelle du lieu investi, présentés en assemblages, qui sont « le portrait d'une action qui s'engage à partir de la feuille dans l'espace de sa pensée ». Se suivent : Le Temps du dessin et de la parole (2003), Marcher autour du dessin, s'y coucher ; Dessin, plage où rêve mon corps (2004), Dessiner l'intérieur (2005). Il est également auteur de performances, de photographies, de vidéos et de sculptures (série des Boîtes de lune, de L'Enterrement des oiseaux). La Lande, sa maison-atelier y réapparaît de manière récurrente, comme le lien entre ses différentes productions. Plus récemment, sans délaisser le territoire de la poésie, il réalise des sculptures-performances qui se réfèrent à l'Europe, à un questionnement sur l'intégration ou la crise financière. Il découpe ainsi des milliers de pièces de monnaie en forme d'étoiles à la scie à métaux et met en forme un Atelier.

Pour cette exposition, il présente des dessins qui sont des Bâtons dessinés :

« Tu bats la campagne. Dans ta poche, tu as un couteau et un stylo bille. Tu coupes un bout de bois, du bouleau. Tu le pèles pour en faire un bâton. Tu dessines dessus le paysage qui t'entoure. »

Eduardo Chillida

Né en 1924 à San Sebastian au Pays Basque, en Espagne, mort en 2002 à San Sebastian.

Eduardo Chillida fait des études d'architecture à l'Université de Madrid de 1943 à 1947. Il décide de se consacrer à la sculpture en 1947 et s'installe à Paris de 1948 à 1951, où il expose au Salon de Mai. Il s'installe à Hernani au Pays Basque en 1951. Sa première exposition personnelle a lieu en 1954. En 1958, il reçoit le Grand Prix de Sculpture de la Biennale de Venise. De sa première rétrospective au musée de Houston en 1966 à celle du musée de la Reina Sofia à Madrid en 1999, il bénéficie d'une reconnaissance internationale.

Au début des années 1950, Eduardo Chillida reprend les traditions des maîtres ferronniers du Pays basque et exécute des sculptures abstraites en fer forgé. Il s'intéresse à la pensée du philosophe Martin Heidegger avec qui il publie un ouvrage : *Art et Espace* (1968). Il s'investit par la suite dans une réflexion sur les rapports entre l'homme, la nature et l'espace. Il cherche à définir le vide qui anime la matière : « Je ne représente pas. J'interroge. Les espaces avec lesquels je travaille sont virtuels ou inaccessibles. » Forgeant le fer, taillant le granit, l'albâtre et le bois ou modelant la terre, il conçoit des labyrinthes imaginaires, aux imbrications infinies. Il réalise des projets monumentaux dans le monde entier dont les *Peignes du vent*, au bord de l'océan à San Sebastian, sont emblématiques. De tout temps, il réalise des dessins qui répondent en écho à ses sculptures.

Marc Couturier

Né en 1946 à Mirbeau-sur-Bèze (Côte d'or), vit et travaille à Paris.

Pendant un premier temps, Marc Couturier présente des barques emplies d'eau bleu aquarellée qui reflète le ciel et crée des pièces en verre qui évoquent la liturgie chrétienne (Hostia). Depuis 1991, il poursuit l'ensemble des Dessins du troisième jour, à la mine de plomb, dans tous les formats, parfois sérigraphiés sur bâche ou présentés en installation. Ils évoquent la création dans la Genèse : « C'est toujours l'infini sur terre dans un espace donné [...]. Même s'il s'agit de paysages, ce n'est pas la nature qui est représentée, c'est la création ». Il réalise également des Wall Drawings à la pointe d'argent et des sérigraphies de feuilles d'aucuba dont il recouvre différents supports pour former des paysages. Il crée les Redressements, des sculptures et tableaux où il redresse « le laissé pour compte » : des objets trouvés ou récupérés (photos, bouteilles de plastique, papiers, gouttes de colle, etc.) et les transforme, les désigne comme œuvre d'art par leur recadrage, leur transformation, leur mise en situation. Il crée encore d'autres sculptures avec des lames de pierre ou de bois, recouvertes de feuilles d'or et fichées dans les murs.

Marc Couturier a réalisé des vitraux pour l'église Saint-Léger à Oisilly (Côte-d'Or), une croix pour le chœur de la cathédrale Notre-Dame de Paris (Croix et Gloire, 1994), et l'autel de l'église de Saint-Denys du Saint-Sacrement dans le Marais à Paris.

Jacqueline Dauriac

Née en 1945 à Tarbes, vit et travaille à Paris et à Ivry-sur-Seine.

Sa première exposition personnelle a lieu en 1975 au musée d'art moderne de la ville de Paris.

Les premiers travaux de Jacqueline Dauriac sont liés à la vie quotidienne, dispositifs de mise en relation : « le socle pour chat et chien, la mise en évidence d'une tasse de café, d'un bouquet de fleurs... ». Elle réalise un ensemble de grandes toiles (*Les Travestis*), des performances (*Nous sommes venues pour sourire*, 1982). Par la suite, elle concentre son travail sur les « perceptions visuelles, auditives, sensibles... » et réalise des colorations d'espaces (*Les Dunes du Havre*, *Le Havre*, 2001). Elle conçoit des installations lumineuses et crée des ombres colorées en référence à l'histoire de l'art et à la philosophie. En 2010, ses Ombres fantômes éclairent l'église Saint Eustache à Paris pendant la Nuit Blanche. Elle pratique depuis toujours le dessin de manière quotidienne. Il se pose librement sur ou entre deux feuilles de papier calque, comme une simple impression de sensation, d'émotion, un paysage mental (ensembles des *Gloups*, des *Lips*). Jacqueline Dauriac intervient régulièrement dans l'aménagement artistique d'espaces urbains (notamment *Jardins de bambous*, Paris, 1999 ; *Parking des Brotteaux*, Lyon, 2010)

A venir :

Installation permanente d'une œuvre lumineuse, Église Saint-Eustache, Paris, 2011 ; Exposition au Musée de l'Histoire de la Médecine, Couvent des Cordeliers, Paris ; Œuvre lumineuse, façade Musée de Tarbes, 2012

Marco Del Re

Né en 1950 à Rome en Italie, vit et travaille à Paris.

En 1971, Marco Del Re est cofondateur de la compagnie théâtrale Il Patagruppo qui crée des pièces d'Artaud, de Jarry, etc. Sa première exposition personnelle a lieu en 1974.

Pendant les années 1970, Marco Del Re montre des peintures, des dessins, des papiers griffés, gravés, des boîtes-sculptures. Il réalise des vidéos pour Art Tapes, unité de production de vidéos d'artistes, et des performances. Il présente des ensembles de polaroids, retouchés, grattés (série Sade, Breton, Roussel, 1976). À partir de 1978, il se consacre à la peinture et réinscrit à sa manière distanciée l'histoire de l'art dans son travail. Il peint des architectures, des paysages industriels, en ruines, des villes et des places italiennes, des intérieurs... Son œuvre s'élabore en référence à la mémoire de la peinture, de l'architecture. En 1982, la figure apparaît : des personnages souvent monolithiques, presque statufiés, des animaux, sont situés dans des espaces, des architectures. A la fin des années 1980, il expérimente divers matériaux : il peint sur bois et grave la surface enduite, exécute des bas-reliefs sur ardoise, en plâtre gravé, des peintures sur marbre, dessine sur du papier népalais, etc. Plus récemment, il reprend les grands thèmes de la peinture : figures féminines (ensembles de Muses, de Grands nus), primitives (Lascaux, 2001), ateliers, intérieurs, natures mortes (Tools, 2005), bestiaire, paysages... Il use de couleurs bitumeuses, d'ocres roses, de bleus, de beiges, travaille la matière et le rapport au monumental en effectuant des décalages d'échelle. Il réalise également des dessins et des gravures (en particulier des monotypes) et illustre des ouvrages.

Marco Del Re a réalisé trois fresques monumentales, des bas-reliefs en plâtre gravé, pour le foyer de la Salle Pleyel à Paris, à l'occasion de sa réouverture (2005-2006). Il a conçu les décors de La Fontaine au Roi, le restaurant de Gérard Depardieu à Paris, une fresque pour le restaurant de Pierre Gagnaire à Séoul et la décoration (plafond et peintures) du bar de l'Hôtel Burgundy, à Paris (2010). En 2010, deux fresques ont été inaugurées dans une nouvelle unité de soins à l'hôpital de la Salpêtrière.

André Derain

Né en 1880 à Chatou, près de Paris, mort en 1954 à Garches.

André Derain apprend la peinture avec le peintre Jacomin (1897-1899) puis fréquente l'Académie Camillo à Paris (1898). Il rencontre le peintre Maurice de Vlaminck en juin 1900 ; ils travaillent ensemble dans leur atelier de l'île de Chatou. En 1905, il expose au Salon des Indépendants puis dans la salle dite « Cage aux Fauves » du Salon d'Automne à Paris. Il devient l'un des chefs de file du Fauvisme. La même année, le marchand Ambroise Vollard achète le contenu entier de son atelier. Sa première exposition personnelle a lieu en 1916. Dans l'entre-deux guerres, il est désigné par la critique comme « le plus grand peintre français ». Dans l'après-guerre, il est désigné par la critique comme « le plus grand peintre français ». Pendant l'Occupation allemande, il participe au voyage des artistes français en Allemagne (1941) et connaîtra de ce fait une période de « purgatoire », bien qu'il n'ait pas exposé à Paris pendant la guerre et refusé commandes et achats allemands. Il est aujourd'hui reconnu comme l'un des peintres majeurs du XXe siècle.

A ses débuts, André Derain représente des paysages réalistes de Chatou et de ses environs. A partir de 1904, il peint des toiles fauves, aux couleurs pures qui « devenaient des cartouches de dynamite » et cherche à « affranchir le tableau de tout contact limitatif et conventionnel ». Il compose des paysages, des portraits et des autoportraits. Pendant l'été 1905, il est à Collioure avec Matisse et y trouve « une nouvelle conception de la lumière qui consiste en ceci : la négation de l'ombre ». Il appose la peinture par petites touches de couleurs vives. Les étés suivants, il compose des paysages aux couleurs flamboyantes à l'Estaque, à Cassis, etc. Il réalise également une série de Baigneuses (1905-1908).

En 1905 et 1906, deux séjours à Londres sont prétexte à d'autres séries de paysages.

A partir de 1907, il simplifie et géométrise ses formes, appose des couleurs plus neutres et cherche à trouver sa synthèse entre classicisme et modernité. Il entreprend sur le même mode que ses paysages, des séries de natures mortes et de figures.

En 1913 et 1914, il réalise un ensemble de portraits réalistes.

De l'entre deux guerres aux années 1950, il se réfère aux maîtres anciens : « il existe chez les maîtres, une force d'émanation qui dépasse les procédés ». Il change régulièrement de style et déclare « Faire la révolution dans l'art, c'est comprendre la tradition, alors qu'on ne la comprend plus ». Il reprend ses grands thèmes : nus, natures mortes, portraits et paysages mais réalise aussi des compositions à personnages et des bouquets de fleurs.

Tout au long de son œuvre, il pratique le dessin, illustre des ouvrages. A partir de 1919, il réalise des décors et des costumes pour des ballets.

Marc Desgrandchamps

Né en 1960 à Sallanches en France, vit et travaille à Lyon.
Sa première exposition personnelle a lieu en 1988.

Marc Desgrandchamps s'inspire de différents documents et opère des recompositions, « des démarques à partir de peintures », pour engager un dialogue avec l'histoire de l'art. Après un ensemble de pastels très colorés, il mêle dans des compositions souvent monumentales et sans souci de rapport d'échelle, figuration, abstraction et photoréalisme. Les personnages, les nus, les paysages, les chevaux sont ses thèmes récurrents. Depuis la fin des années 1990, il dilue la matière de sa peinture et crée « avec des bribes de mémoire, à partir d'événements fortuits, des situations indéterminées [qu'il] considère comme des non-lieux ». Ses mêmes motifs semblent s'effacer, se fragmenter, se dissoudre dans une matière en transparences. Ses tableaux donnent une impression de mouvement immobile, un « effet de répétition, comme si sans cesse devait se rejouer une attitude, un geste, tels une femme marchant sur la plage, la chute d'un cheval, un vol d'oiseaux surgissant à l'horizon ». Les dessins et l'écriture accompagnent l'œuvre comme un journal quotidien. Il réalise en parallèle de nombreuses gravures et de grands lavis sur papier.

Marc Desgrandchamps est présent internationalement dans les grandes collections publiques et privées. Le musée national d'art moderne de la ville de Paris lui consacre une rétrospective de mai à septembre 2011.

Gérard Gasiorowski

Né en 1930 à Paris, mort en 1986 à Lyon.

Gérard Gasiorowski fait ses études à l'Ecole des Arts Appliqués de Paris (1947-1950). Sa première exposition personnelle a lieu en 1970. Il décide alors de donner « à voir la peinture à l'envers et à l'endroit, bref dans tous ses états ». Pendant seize ans, il se livre à une étude critique, à « des exercices limités », sur la difficulté de peindre, affichant un « mépris absolu des conventions ». En 1995, le Centre Pompidou lui consacre une exposition hommage : C'est à vous Monsieur Gasiorowski.

De 1964 à 1971, Gérard Gasiorowski reprend des photographies de manière très réaliste. Mais il déclare que son aventure de la peinture « commence en 1970, avec les Croûtes ». Il représente alors couchers de soleil, vieux villages et monuments historiques (1970-1974). Il poursuit son interrogation sur la peinture avec les séries des Albertine disparue, des Pots de fleurs (1973-1982), des Ponctuations (1974-1982), des Amalgames (1975-1982). En parallèle, il déclare La Guerre à la peinture (1974-1983) et réalise des batailles avec des maquettes d'avions, de trains, de tanks brûlés ou recouverts de traînées noires. En 1975, sa dénonciation de l'art contemporain se fait encore plus virulente. Il crée l'Académie Worosis Kiga (anagramme de Gasiorowski) dont, sous le pseudonyme de « professeur Arne Hammer », il devient l'archiviste et le directeur intransigeant (1975-1982). Pendant quatre ans, les quatre cents élèves inscrits à son Académie (tels Warhol, Picasso, Motherwell, Beuys ou encore Stella...) peignent d'innombrables chapeaux, se voient rangés en Classes, en Refusés, en Métronomes...

Mais dans le même temps Gérard Gasiorowski engendre Kiga « la peinture innocente ». La jeune indienne Kiga, autre éponyme qui incarne la peinture « mise en réserve », produit des objets rituels, pétrit et aromatise excréments, foin et terre pour la série des Tourtes ou en recueille le jus de cuisson pour dessiner des Jus. De 1980 à 1986, aidé par des Paysans, des Indifférents ou par Taïga, (autres personnages fictifs), Gérard Gasiorowski dit retrouver un certain « plaisir de peindre la peinture » et présente les séries des Meuliens, de la Préhistoire, de la Fertilité.

Cécile Granier de Cassagnac

Née en 1979 à Paris, vit et travaille à Paris.
Sa première exposition personnelle a lieu en 2008.

En 2010, elle est nominée au Prix Sciences-Po pour l'art contemporain et est invitée par Culture France à effectuer un workshop à Abou Dhabi.

Cécile Granier de Cassagnac pratique la peinture, crée des sculptures hybrides, des collages avec des trophées, des fourrures, des petits objets choisis ou récupérés. Mais elle utilise essentiellement l'encre, la gouache et l'aquarelle, parfois ponctuées de paillettes brillantes, pour laisser apparaître un univers-monde très personnel. Dans ses dessins, il y a des maisons étranges, des paysages, un bestiaire (des animaux qui volent ou qui nagent, en particulier), des corps ou des morceaux de corps. Tout se fond, se confond, se « caméléonne », s'incorpore à la nature dans la fluidité de la matière aquarellée, s'enfuit comme dans une partie de chasse, laisse apparaître des « vanités ».

Ce qu'Axelle Blanc avait relevé dans Le Chant des grumes : « Véritable processus créatif, la coulure laissée au hasard dicte formes, textures et mouvement. Image même du doute et de la propagation, elle devient le sujet central de son travail : une fascination pour la croissance incontrôlée des choses vivantes. »

Amande In

Née aux Lilas, près de Paris en 1981, vit et travaille à Prague et à Paris.
Sa première exposition personnelle a lieu en 2002.

Depuis ses débuts, de manière très sensible et souvent avec un léger humour poétique, Amande In dessine, redessine, découpe, modifie temporairement par ses interventions les sols, murs, plafonds, fenêtres des espaces d'exposition. Ainsi : un sol d'étoiles de neige en calque (90 Grammes, 2002), des dessins à l'encre sympathique (La Fille en jupe inflammable, 2004), des chewing-gums qui deviennent carrelages à la Villa Savoye (2003), un couloir recouvert de tablettes de chewing-gum menthol « soigneusement collées à la salive » (Mirage, 2004), une pelouse démultipliée aux ciseaux (Haarspalterei, 2005), des murs enduits de cristaux de sucre (Mystère, 2005), de rouge à lèvres, vaseline et crème à raser (Lola, 2006), un rideau en réglisse (Lash, 2006), un mur incisé par des moustaches de chat (By a Wisker, 2006), des vitraux en pâtes de fruits (2 600 796 Kilo-Joules, 2006), une caresse des murs au papier de verre (Neve, 2008), l'odeur du pain frais pour « un portrait olfactif de la France » (2009)...

Pour cette exposition, elle reprend la recherche de la ligne d'horizon et du point de fuite avec une aiguille et des lames de rasoir.

Amande In a organisé des expositions collectives permanentes à combinaisons multiples dans son appartement parisien de 2001 à 2003, réalisé un modèle de T-Shirt pour Agnès B et conçu des scénographies.
De février à juin 2011, Amande In est artiste invitée à enseigner à la prestigieuse Australian National University, School of Arts de Canberra, en Australie, qui lui consacra une exposition personnelle.

Christian Jaccard

Né en 1939 à Fontenay-sous-Bois, près de Paris, vit et travaille à Paris.

Depuis toujours, Christian Jaccard « porte un regard critique sur la complexité de la nature humaine ». Il effectue des recherches sur la trace, l'empreinte, la marque. Dans les années soixante, il crée des « bricolages-assemblages », des boîtes, des coffrets, des caisses contenant des Outils réalisés avec des ficelles ou des cordes qu'il noue, ligature, ficelle. Il prend des empreintes sur toile en encrant ces objets et les expose comme des Couples. A partir de 1973, il utilise le feu pour brûler ses toiles ou celles des autres (Anonymes calcinés), en faire des « reliques ». Il met à l'épreuve du feu des cuirs (Trophées), dessine en mettant le feu à des papiers, des journaux. Dans les années 1980, il réalise de petites sculptures en or à partir de ses Outils en matériaux de rebut et questionne la valeur de l'œuvre. Il crée des Outils armés en les couvrant de graphite. A partir de 1986, il tresse des mèches sur des armatures de fer ou de PVC pour la série Concept supranodal. Il réalise des performances en réalisant des Brûlis, en travaillant avec la flamme.

Son œuvre, parfois rapprochée de Supports/Surfaces mais très autonome, est présente dans les grandes collections publiques et privées. En 2010, Conversations, qui réunit ses entretiens avec de nombreux critiques et conservateurs, a été publié aux éditions des Beaux-Arts.

Claire-Jeanne Jézéquel

Née en 1965 à Fontenay-aux-Roses, près de Paris, vit et travaille à Paris.
Sa première exposition personnelle a lieu en 1990.

A ses débuts, Claire-Jeanne Jézéquel réalise des sculptures avec du bois, contreplaqué ou aggloméré, qu'elle découpe, incise, plie, superpose, imbrique, incruste de mastic blanc. Ses sculptures abstraites, épurées, sont « une manière de construire un espace proche de la façon dont on construit nos espaces de vie ». Elle les étend, les soulève, les dispose en équilibre sur des tréteaux. Elles se posent parfois sur le sol, s'appuient au mur, les met en « situation de distance ». En 2003, elle crée les Prises uniques, des pièces murales gardant l'empreinte de ses doigts sur une poignée de terre peinte, et les Casting et Pseudo-Casting, en fonte d'aluminium ou aggloméré et plâtre peint, qui dessinent des espaces, évoquent des paysages, s'inspirent de la cartographie des villes. Puis elle accroche au mur ou pose au sol des formes en fonte d'aluminium ou aggloméré, laquées en surface. En 2009-2010, elle pose des pièces au sol sur des rails métalliques (série des Sketch).

Claire-Jeanne Jézéquel se livre à une pratique régulière du dessin, qui entretient un lien étroit avec sa production de sculpteur : « En un sens, le dessin est une sculpture invisible. »

Claire-Jeanne Jézéquel a réalisé une sculpture monumentale Le Balcon (pour longtemps regarder) (2006), pour le Port autonome d'Ivry-sur-Seine.

Majida Khattari

Née en 1966 à Erfoud au Maroc, vit et travaille à Paris.

Majida Khattari s'installe à Paris en 1988 ; sa première exposition personnelle a lieu en 1992.

A partir de 1995, Majida Khattari développe, sous forme de défilés, de vidéos, de peintures, de dessins, de photographies ou de sculptures, une vision critique sur la société actuelle et plus particulièrement sur la situation et la représentation des femmes.

Ses défilés-performances, où interviennent le chant, la musique et la danse, reprennent, pour mieux les décoder, les scénarios et les emblèmes des défilés et des maisons de haute couture. Elle y met en scène, au Centre Pompidou, au Palais de Tokyo ou à la Cité internationale, des modèles qui portent des vêtements-sculptures, et qui, peu à peu, s'en libèrent, se dévoilent (VIP, Voile Islamique Parisien, Paris, 2004, 2008, 2010). Dans le même temps, elle mène un travail de recherche et de création sur la couleur et la matière.

En 2009, elle entreprend des tableaux photographiques, portraits et paysages, inspirés par les peintures orientalistes. Ses modèles, ses lieux, reprennent les poses ou les sites des célèbres tableaux. Ces photos baroques sont hommage ou jeu avec les artistes européens qui ont cédé aux « charmes, aux attraits, aux rêves de l'Orient ».

Peter Klasen

Né en 1935 à Lübeck en Allemagne, vit et travaille à Vincennes.

Peter Klasen s'installe à Paris en 1959. En 1964, il participe à l'exposition Mythologies Quotidiennes au musée d'art moderne de la ville de Paris, qui regroupe les futurs représentants de la Figuration narrative, mouvement avec lequel il exposera par la suite.

A ses débuts, Peter Klasen s'inspire de photos d'actualité, travaille à l'aérographe et mêle objets, collages et peinture sur la toile. Il élabore une version conceptuelle, hygiéniste et érotique de la Figuration narrative et exprime « la schizophrénie du monde actuel ». Le musée d'art moderne de la ville de Paris présente sa première exposition monographique en 1971 (Ensembles et accessoires). A partir de 1974, il montre, en gros plans et en aplats de couleurs, des représentations de « l'enfermement dans la "nature" urbaine » : grilles, chaînes, panneaux d'interdiction, murs, caméras, containers, camions, wagons... Il est alors l'un des tous premiers artistes à effectuer « un travail sur la mémoire. La conscience de l'Holocauste. Une métaphore sur le thème de la non-communication. » Au début des années 1980 il expose ses Traces, Gestes et Effacements à la galerie Maeght. De 1986 à 1988, il consacre une série au Mur de Berlin. Depuis la fin des années 1980, il développe sa vision de l'isolement dans de grandes installations comme Shock Corridor Dead End (1991) ou La Colonie Pénitentiaire (2009). Dans ses dernières séries, il mêle néons et photos sur métal, crée des tableaux en référence au cinéma ou des paysages (Lost Landscapes) en utilisant les technologies numériques. Il réalise depuis toujours des photographies qui sont à la fois source et compléments de son œuvre.

Les œuvres de Peter Klasen sont présentes dans les grandes collections internationales. En 2009, le Tri Postal à Lille lui a consacré une rétrospective qui a été reprise au musée de Sens et au musée Ludwig à Coblenche. En mars 2012, elle ouvrira à la Kunsthalle de Lübeck. Les rencontres internationales de la photographie d'Arles ont montré une rétrospective de ses photographies en 2010.

Emmelene Landon

Née à Melbourne en Australie en 1963, vit et travaille à Paris depuis 1979.

Emmelene Landon est peintre, écrivain, traductrice, vidéaste et productrice d'émissions de radio.

En 2001, Emmelene Landon entreprend un tour du monde en porte-conteneurs. Ce voyage est la matrice d'une œuvre qui mêle photographie, peinture, vidéo et littérature (Le Tour du monde en porte-conteneurs). Depuis toujours, elle représente des figures, des portraits, mais surtout des paysages où elle « explore la mer », les ports. Elle mêle cartographies et peinture, utilisant parfois le tondo qui reprend la forme de la terre, ou dessine à l'encre des paysages, de tache en tache : « Peindre un paysage, c'est évoquer une image mentale, un état possible, une suggestion de sensation, la lente conjuration d'une pensée sans mot. » Les taches sont aussi un roman, La Tache aveugle, une interrogation sur la création, inspirée par l'œuvre du peintre Alexander Cozens.

Les tableaux ou encres d'Emmelene Landon, réalistes et poétiques ou plus allusifs, sont aussi un travail sur la lumière, la couleur.

Elle a réalisé des films (Australie, mère et fille, 2002, Le Fantastique Voyage du conteneur rouge, 2004) et a notamment publié Le Tour du monde en porte-conteneurs, chez Gallimard en 2003 ; Suzanne, Peintures de Suzanne Hay en 2006 aux éditions Léo Scheer et La Tache aveugle, chez Actes sud en 2010.

Bernard Moninot

Né en 1949 à Le Fay en Saône et Loire, vit et travaille au Pré Saint-Gervais et à Château-Chalon.

L'œuvre de Bernard Moninot est, depuis toujours, de « l'ordre du dessin : mais un dessin élargi, se déployant en objets spatiaux sur ou par des matériaux de tracement ou d'inscription » (Jean-Christophe Bailly). Il combine d'abord « le bois, le verre et le miroir » avec de la peinture, de l'encre de Chine dans des assemblages ou des dessins sur papier (séries des Vitrites, des Entrelacs et des Chambres noires). Dans les années 1980, il réalise des « dessins hors papier » en faisant appel à des phénomènes naturels : la lumière, le vent, les ombres, les ondes sonores (la, la la, 1994-2005), les résonances (Le fil d'Alerte, 2007).

Ses dispositifs qui trouvent leur origine dans le tracé de la ligne par les maçons et charpentiers, « pour déterminer les mises à niveau ou les plans de construction ». Il relève les dessins des taches de lumière solaire, des ombres portées et les projette sur les murs en utilisant la lumière (série des Studiolo ou Table et instruments, 2000-2002). Il réalise des « dessins instantanés (Constellations), à coups de marteau, en libérant des poussières, des poudres colorées « sur la surface de verres préparés ». Il capte la mémoire du vent dans le paysage, avec un appareil qui trace dans le noir de fumée, et projette sur le mur les dessins capturés. En 2005, il entreprend un ensemble de dessins sur soie, avec du graphite et du fil d'argent.

Oh SuFan

Né à Chinju en Corée du Sud en 1946, vit et travaille à Séoul.

Oh SuFan fait ses études à l'Université de Séoul. Il est initié très tôt à la calligraphie par son père, maître calligraphe. Sa première exposition personnelle a lieu en 1977 à Séoul. Il est considéré comme l'un des artistes coréens importants de la seconde moitié du XXe siècle.

Depuis toujours, Oh SuFan crée une synthèse très personnelle entre la calligraphie orientale et la création des maîtres de l'art informel et de l'expressionnisme abstrait qui s'en sont inspirés. Ses œuvres abstraites trouvent également leur source dans la philosophie orientale, le taoïsme.

Il peint ou réalise des œuvres sur papier très colorées et poétiques. Jusqu'au milieu des années 1990, ses lignes, ses signes sont fortement affirmés, créent une tension sur la surface de la toile où des espaces blancs sont laissés en réserve, créent une respiration (série God of the Valley).

A la fin des années 1990, ses variations de lignes et de taches jouent avec les transparences (ensemble des Solitudes). Plus récemment, il emplit ses toiles de champs de couleur, qui se rapprochent du color-field et évoquent le monde de la nature. Il dit de sa peinture qu'elle est « Une surface picturale où la nature, l'homme et les éléments du destin coexistent. Elle est un symbole psychologique qui maintient la tranquillité de l'esprit. Elle reste nue et épurée d'éléments décoratifs et superflus. Je dessine instantanément sur la surface de mon tableau ce qui vient de mon intérieur. Je me concentre seulement sur le processus, en un seul mot: l'acte.»

Pablo Palazuelo

Né en 1916 à Madrid, mort à Madrid en 2007.

Après avoir effectué des études d'architecture à Oxford (1933-1936) en Grande-Bretagne, Pablo Palazuelo se consacre à la peinture en 1939 et devient à la fin des années quarante l'un des pionniers de l'abstraction en Espagne.

Les toiles de Pablo Palazuelo, tout d'abord figuratives, deviennent peu à peu informelles. En 1948, il s'installe à Paris et se détermine pour une abstraction géométrique. En 1955, après avoir étudié les textes orientaux, il s'intéresse au langage des formes, aux cycles de la nature, aux cosmogonies. Il dit « Le mot «germinal» indique parfaitement le thème de mon œuvre. L'artiste travaille avec la matière, qui pour moi est énergie. D'autres énergies physiques ou psychiques se manifestent ou resurgissent, ce sont les énergies physiques ou spirituelles de l'artiste. »

Ses motifs deviennent alors plus libres, plus souples, courbes. Il prend des empreintes de Terres, de Pierres, d'Ondes. En 1974, il entreprend un ensemble de paysages abstraits inspirés par Montroy. Dans les années 1980 et 1990, il décline des suites de lignes et de géométries où il évoque « les procédés de transformation de la matière », « l'énergie », « l'agitation fébrile » (séries Sylvarum, 1987 ou Negredo, 1991). A partir de 1962, il exécute également des sculptures. Il construit de grands volumes en acier et répond à de nombreuses commandes publiques.

Dans le même temps, il se livre à une pratique régulière du dessin.

Paul Rebeyrolle

Né en 1926 à Eymoutiers en Haute Vienne, en France, mort en 2005 à Boudreville en Bourgogne.

Paul Rebeyrolle prend des cours de dessin à l'Académie de la Grande Chaumière en 1944 et 1945. Sa première exposition personnelle a lieu en 1951. En 1959, il reçoit le premier Prix de la Biennale de Paris. Sa première rétrospective a lieu au Grand Palais à Paris en 1979, suivie en 2000 par celle de la Fondation Maeght. Une fondation lui est consacrée à Eymoutiers.

Dans l'après-guerre, Paul Rebeyrolle réalise des tableaux réalistes et expressionnistes. Artiste engagé, il montre la terre, la chair en souffrance. A la fin des années 1950, il dit se libérer « du formalisme et de l'art pour l'art » et tente de « réintroduire dans la peinture de grands sentiments » de manière informelle. Il joue sur la forme et la couleur, façonne des empâtements sur la toile et peint des paysages et des sensations abstraites, « la lumière, la structure intime ».

En 1967, de retour du voyage des artistes et des intellectuels français à Cuba où il a participé à la réalisation d'une œuvre collective, le Grand Mural de Cuba, il revient à un travail existentiel et réaliste. Il fait œuvre « politique » et traduit son sentiment de révolte devant les injustices et les souffrances dans des natures mortes sanglantes, des peintures d'animaux hurlant à la mort, des scènes de torture et de désespoir, des tableaux de pendus et de suicidés. Jean Paul Sartre a écrit à son propos: « Il sent en lui dès l'enfance ce que pourrait être la liberté des hommes (...) voilà ce qu'il peindra plus tard, autrement. » Ce Rebeyrolle confirme en disant : « Je peins tous les jours et pourtant je me demande si je ne pense pas autant à la vie et aux conditions de vie des individus qu'à la peinture. Je crois que les deux obsessions, obsession de la peinture et obsession de l'histoire contemporaine, se chevauchent chez moi totalement.»

Dans le même temps que ses peintures, il réalise des dessins et des sculptures.

Jean Paul Riopelle

Né en 1923 à Montréal au Canada, mort à L'Île aux grues près Montmagny, au Québec, en 2002.

Jean Paul Riopelle fait ses études à l'École Polytechnique de Montréal et puis il suit les cours de l'École du meuble et ceux des Beaux-Arts de Montréal (1943-45). En 1946, il rejoint le groupe des Automatistes canadiens qui s'expriment sous la dictée de l'inconscient et est cosignataire du manifeste Refus global. Il s'installe à Paris en 1947. Sa première exposition personnelle a lieu en 1949. Il retourne au Québec en 1972, après s'être séparé de sa compagne, la peintre Joan Mitchell. En 1980, il crée au Canada une fondation pour accueillir des artistes. En 2002, le musée de Montréal lui a consacré une rétrospective, reprise en 2006 au musée de l'Ermitage à Saint Petersburg.

A ses débuts Jean Paul Riopelle dessine sans cesse « n'importe quoi, la nature » (1939-1940). Puis, après une période « d'égoutture dirigée », d'Abstraction lyrique, il structure son travail au couteau, à la palette. Il peint de grandes perspectives brisées, non figuratives, qui sont comme la recherche d'une trace-souvenir (dites Mosaïques). Il affirme à nouveau la nécessité d'un contact avec la nature : « Je ne tire pas de la nature, je vais vers la nature ». A partir de 1958, il exécute de nombreuses sculptures. Plus tard, il laisse deviner des images en surimpression sur ses toiles (séries des Hiboux ou des Icebergs). Il a réalisé de très nombreuses estampes et dessins.

Peter Stämpfli

Né en 1937 à Deisswil en Suisse, vit et travaille à Paris, en Suisse, et à Sitges, en Espagne.

Tout d'abord représentant d'un pop art européen, Peter Stämpfli expose ensuite avec les artistes de la Figuration Narrative. Il représente la Suisse à la Biennale de Venise en 1970. Une rétrospective lui est consacrée au Musée du Jeu de Paume à Paris en 2002.

En 1963, prenant une image ou une photographie comme point de départ, Peter Stämpfli peint « plus grand que nature », de manière réaliste et sur fond blanc, des « gestes ou des objets si communs qu'on ne les remarque plus ». Un verre, une tomate, une machine à laver, une chaussure, une voiture deviennent les sujets iconiques de ses tableaux. En 1965, il ne représente plus que des fragments d'automobiles, découpe ses toiles en forme de pneus, de roues, de volants, de calendres... et les installe en fonction des lieux d'exposition.

À partir de 1969, il ne représente plus que le pneu et son empreinte qu'il agrandit jusqu'à ce qu'elle paraisse abstraite. Il a réalisé les films Firebird (1969) et Ligne continue (1974). A partir des années 1980, il reprend ses géométries pneumatiques dans des pastels très colorés ou à la mine de plomb, dans des environnements ou des sculptures. Depuis 2003, il réalise également des sculptures monumentales pour répondre à des commandes dans le monde entier.

En 2008, Peter Stämpfli a initié avec sa femme Anna-Maria, la Fundació Stämpfli à Sitges, un centre d'art contemporain qui réunit les œuvres d'artistes européens des années soixante à aujourd'hui et qui ouvrira en mai 2011. Le musée de Berne lui consacra une rétrospective en 2012.

Pierre Tal-Coat

Né en 1905 à Clohars-Carnoët en France, mort en 1985 à Dormont (Eure).

Pierre Jacob dessine depuis son plus jeune âge et se forme à l'Académie de la Grande Chaumière à Paris (1925-1926). En 1927, lors de sa première exposition personnelle à Paris, il prend le pseudonyme de Pierre Tal-Coat (« Front de Bois » en gaélique). De 1932 à 1939, il est membre du groupe Forces Nouvelles, qui milite pour un retour à la tradition picturale « dans un contact fervent avec la nature ». Sa première rétrospective a lieu au grand Palais à Paris en 1976 ; le New Museum of Contemporary art de New York lui a consacré une grande exposition en 1995.

Pendant les années 1930, Pierre Tal-Coat peint des toiles figuratives, très dépouillées, des portraits de femmes, des autoportraits, des paysages. De 1936 à 1937, il proteste contre la guerre d'Espagne avec la série des Massacres. A partir de 1945, il abandonne la figuration pour réaliser des dessins et des tableaux informels dans lesquels il entretient néanmoins un rapport étroit avec la nature. Il peint des traces de lumière et d'empreintes : séries des Mouvements d'eau, Signes, Passages, Vols, Troupeaux, Colzas... Il recherche « la profondeur, la richesse, comme une maturité tendue, n'excluant ni le vif, ni le vert. » Il dira : « Il me fallut longtemps interroger les affaissements de platitude, ces ondulations qui, s'effondrant, retournaient à l'inerte, reconsidérer les structures afin que posées, ductiles, filantes et gonflées, elles demeurent dans le repos, des structures compactes et de pérennité. » A partir du début des années 1970, il réalise de nombreux dessins et gravures et se consacre également à l'écriture.

Antoni Tapies

Né en 1923 à Barcelone en Espagne, vit et travaille à Barcelone.

Antoni Tapies fait des études de droit (1943-1946) et de dessin (Académie Valls, 1944) à Barcelone. De 1948 à 1951, il est cofondateur du groupe et de la revue Dau al Set, proche du dadaïsme et du surréalisme. Sa première exposition personnelle a lieu en 1950. Marqué par la guerre civile espagnole, engagé contre le régime de Franco, il ne conçoit pendant longtemps « l'artiste qu'en pleine aventure ».

Antoni Tapies est considéré comme l'un des grands artistes du XXe siècle. En 1993, il a reçu le Lion d'Or de la Biennale de Venise pour son intervention dans le Pavillon espagnol et en 1995, le Guggenheim lui a offert une rétrospective. Une fondation lui est consacrée à Barcelone.

Après une première période consacrée à des dessins et des peintures surréalistes, Antoni Tapies décide de transmuter les matériaux les plus divers et les plus pauvres en signes picturaux.

A partir de 1950, il inclut couleurs et fossiles dans des blocs empâtés de colle, de sable et de plâtre qui deviendront des « murs, des fenêtres ou des portes » (« Tous les murs portent témoignage du martyr de notre peuple »). Il utilise également des journaux, des bouts de ficelle pour des collages provocateurs. A la fin des années 1960, il revient à des compositions plus figuratives - tableaux-objets et bas reliefs - crée des toiles barrées de croix ou imprimées de « croix-manifestes ». A partir de 1980, il réalise de grandes installations et combine peintures, objets, tissus et matériaux divers. Il fait également des céramiques, des mosaïques et a créé un Monument pour Picasso à Barcelone (1983). Il a réalisé une importante œuvre sur papier (dessins, lithographies, livres illustrés).